

Il s'agit de peindre ...

Dans le sens le plus strict du terme. Sans chercher d'alibi à l'extérieur. Sans se camoufler derrière de savants concepts, sans se réfugier dans l'exploitation d'une thématique si intéressante soit-elle. Peindre, non pour la recherche d'une nouveauté du résultat de l'acte, non pour étonner, simplement par nécessité. Peindre sans anachronisme et dans la conscience qu'un langage si vieux soit-il n'a jamais exploité toutes les ressources. Il s'agit de peindre jusqu'à se confondre avec la peinture, jusqu'à se perdre, corps et esprit, dedans. Jusqu'à l'oubli de soi, totalement livré à l'acte créateur. Pour y trouver la voie de l'abandon et des moments les plus densément vécus qui puissent être.

La peinture quasiment comme image esthétique résultante d'une éthique de vie. Epanchement d'une intimité qui forge son vocabulaire au gré des intensités variables du pouls du quotidien et des expériences vécues, sans rien ignorer ni rejeter des trajectoires de la modernité artistique. Construire un langage sur des bases d'une connaissance qui n'a pas pu se contenter des regards mais s'est montrée exigeante jusqu'à l'accomplissement de l'artefact. C'est dans cette corrélation étroite entre art et vie que se construit, par étapes, plus juxtaposées que successives, la lente conquête d'Yves Zurstrassen.

En un mot il s'agit de peindre l'être dans son extrême complexité individuelle, dans ses retranchements, ses secrets, ses désordres, ses exaltations, ses ouvertures; l'être jusque dans ses transes, ses rêves, jusque dans cette mystique toute personnelle qui justifie tous les chemins initiatiques. Peindre jusqu'à l'utopie comme si un langage allait donner une réponse aux mystères profonds de l'être.

Peindre pour vivre. Pas pour justifier quoi que ce soit. Pas plus pour expliquer et loin surtout du jeu réducteur de la représentation.

Peindre aussi pour dominer un langage avant de s'y engouffrer, comme s'il s'agissait d'avancer dans l'inconnu tout en s'étant préparé au mieux à cette aventure afin d'en ressentir, le bon moment venu, toutes les sensations, surtout les plus extrêmes, les plus épuisantes. Goûter au mieux aux jouissances quasi coïtales de la relation avec la matière jusqu'à la perte du contrôle de soi. Le plaisir mêlé à l'épreuve physique et mentale qui constitue cet accomplissement, en fait l'un de ces instants étranges dont on ne sort jamais indemne: grand,

autre, vidé... mais nourri de l'envie de recommencer tant on sait, sans pouvoir l'expliquer, qu'ils sont une richesse dans la communion.

Tout cela, bien entendu, relève de l'irrationnel et découle essentiellement de l'intuition. Encore faut-il qu'elle soit alimentée et c'est là qu'interviennent à la fois le savoir acquis et la mémoire surtout sensitive, émotive. Les œuvres les plus récentes sont de trois ordres : les grandes peintures en noir et blanc, d'une gestuelle violente; les petites de même gamme mais de sonorité beaucoup plus convenue et apaisée, et les élans chromatiques où se mélangent les tentatives les plus variées et où s'accumulent les étapes.

Ces trois directions sont des voies parallèles empruntées successivement non comme des essais, mais parce que l'être est multiple, que ses palpitations varient de rythme, que ses envies se modifient, parce qu'il convient de casser certains gestes juste à temps, avant que la maîtrise ne se transforme en facilité répétitive, en certitude de réussite. Sans le risque permanent, et le mystère qui l'accompagne comme son ombre, l'art n'est rien. Réduit à un savoir-faire aussi brillant et même novateur soit-il, il perd toute saveur et surtout toute pertinence. L'art comme électrochoc perturbateur empêche les assouplissements et les satisfactions par trop rassurantes.

Ces trois orientations, relativement divergentes mais complémentaires illustrent parfaitement la méfiance traduite à l'égard de tout système créatif qui pourrait prendre forme dans l'atelier d'Yves Zurstrassen. Le fait par ailleurs qu'il ait travaillé par séries et opéré régulièrement des ruptures quand il touchait au but d'une veine explorée, montre que l'intérêt ne réside pas dans une capacité à dominer une technique, mais au contraire à s'en échapper au plus vite pour ne point subir les effets d'une séduction assurée. Pour ne point se laisser conduire par les effets pervers d'un semblant de réussite. La conquête et le désir comme les seuls moteurs!

Pendant longtemps, le peintre a recherché la lumière jusqu'à en trouver l'éclat le plus rutilant, jusqu'à en savourer dangereusement la brillance. Du pointillisme poussé à l'excès dans le sens où les taches de couleurs deviennent extrêmement minuscules jusqu'aux notions de décomposition de la matière, au sens physique du terme et dont un Tobey s'était fait le champion, Yves Zurstrassen a tout réexploré, créant une sorte de cosmographie picturale, lieu de plénitude dans lequel l'être se perdait avec volupté.

Associée aussi à la notion de dripping développée dans le courant de l'abstraction américaine des années cinquante, cette avancée dans l'infini conduisant tout droit à un anéantissement par dislocation, à une désagrégation dont l'artiste risquait de ne jamais se remettre puisque totalement happé par cet infini, néant absolu bien que lumière éclatante. La rupture ne fut ni sans heurt, ni sans tâtonnements. La sobriété du noir et blanc fut sans doute la seule opposition définitive.

Dans le jeu des antithèses, la rigueur se devait d'intervenir sans étouffer un tempérament de par nature généreux et expansif dès qu'entrent en ligne de compte les émois comme les sentiments. La série des petites toiles horizontales parle de ces apaisements nécessaires, de cette modération dans l'expression de l'indispensable dialectique pour que s'instaure un équilibre au caractère heureusement éphémère. La lumière désormais méfiante à l'égard des effets se contente de ses blancheurs.

A ces repos relatifs mais impérieux pour ne point sombrer dans les gouffres anéantissants si bien cachés dans les effets, répondent d'emblée en noir et blanc, d'autres élans dont la fougue touche à la violence. En se défaisant de la minutie, de quelques tentatives plus ou moins construites, d'un rétablissement de l'ordre bien que sans sécheresse, Yves Zurstrassen a libéré d'un coup une gestuelle dont la puissance ne manque pas de surprendre.

Si ailleurs, et précédemment, d'évidence la concentration mentale constituait le point fort indispensable, ici la dépense physique s'inscrit comme le complice nécessaire. L'amplitude accordée aux mouvements créateurs, la spontanéité presque rageuse avec laquelle ils s'accomplissent et les cicatrices laissées dans les entrailles de la matière menée à mal conduisent à une stylistique de l'agression afin de rompre une fois de plus toutes les amarres posées par sécurité. Couper les câbles quand la tempête fait rage relève d'un défi dont on sort ou anéanti ou grandi.

Indéniablement, l'épreuve est porteuse, révélatrice, puisque l'enfouï ressurgit : des formes on ne peut plus convulsives s'apparentent soudainement à de vagues silhouettes humaines, à des objets dont la définition reste interprétable. Nul doute que ce monde cahotique soit habité, qu'il soit générateur et donc bien vivant.

Entretemps, Yves Zurstrassen a réglé ses comptes avec la peinture dans quelques grandes toiles aussi loquaces

sur le passé que sur le présent. Toiles où le temps s'accumule, où la mémoire accepte de se livrer, où s'additionnent et se superposent des étapes stylistiques d'une conduite de conquérant. Tout est là, accumulé, visible dans de rares échancrures, dans ces échappées hors cadre, aux frontières, à travers des transparences... et dessus, d'une part l'affirmation de couleurs plus vives que jamais, plus franches dans l'occupation des lieux, de l'autre l'oblitération déterminée d'une écriture solide, forte, très construite. Tout n'est pas encore dit mais ces peintures - au demeurant très belles - sont comme la confirmation d'acquis définitifs dont on sait désormais qu'ils agiront sous les apparences.

De ces trois directions simultanées est en train de naître, en couleur, une peinture tourmentée et très sensuelle qui s'annonce comme la conjonction de ces orientations. Comme une victoire aussi puisqu'il y a eu libération, puisque la jubilation est permise. A l'être qui s'épanouit répond une peinture qui vibre de toutes ses fibres dans l'intime comme dans l'exhubérance.

Claude Lorent.

(in catalogue de la Galerie d'Art Actuel, 1989, Liège)

Les publications

Yves Zurstrassen. Textes de Claude Lorent et France Borel. Galerie d'Art Actuel, Liège, 1990.

Provocateurs étranges. Catalogue d'exposition au Musée des Beaux-Arts du Havre avec Jean-Paul Huftier, Jan Sivertsen, Jean-Marc Vallin, autour de pièces d'art océanien. Textes de Gilles Laponge, Jean-Louis Déotte et Georges Balandier, 1991.

Attraction étrange. Catalogue d'exposition au Holstebro Kunstmuseum, avec Jean-Paul Huftier, Jan Sivertsen et des pièces d'art africain. Textes de Jesper Knudsen et Jean-Louis Poitevin, 1993.